fesseur Buchholtz s'en prit particulièrement à Moïse, et lui reprocha d'avoir gouverné son peuple par le terrorisme (1); que Janisch, prédicateur de Berlin, parlant du Dieu de l'Ancien-Testament, que le Christ nomme son père, en fait une espèce de dieu pénate auquel la famille d'Abraham avait voué un culte spécial, et qu'on éleva plus tard, sans doute pour les services qu'il s'était plu à rendre au peuple d'Israël, à la dignité de monarque du ciel et de la terre (2); que le professeur Luders de Göttingue, disait du Dieu d'Israël qu'il n'avait ni le cœur des âmes sensibles, ni l'esprit de ceux qui savaient penser, car ces deux sortes de personnes se retiraient de lui (3); c'est alors aussi qu'un superintendant de Hildesheim, crut relever la gloire de Jésus en prouvant que les tours de passe-passe qu'il se permettait au milieu de sa nation, n'avaient d'autre but que de faire recevoir une meilleure religion (4); et qu'enfin, l'auteur d'un ouvrage sérieux, publié à Helmstædt, assurait, pour mieux défendre les choses contenues dans le Nouveau-Testament, que le christianisme devait avoir sa mythologie comme toutes les autres religions, et que les écrivains sacrés ne pouvaient pas faire autrement

rung, etc.). La bibliothèque de Nicolaï donnait à son auteur le brevet d'immortalité, pour avoir puissamment aidé à dissiper l'ignorance et la folie.

(1) *Moïse et Jésus.* Berlin, 1803.

(2) *Considérations sur le développement de la race humaine.*

(3) *Histoire iconographique des principaux peuples de l'ancien monde.* Baunschweig, 1800.

(4) *Considérations sur le christianisme primitif,* par Cludius, 1808.

que d'insérer leurs légendes s'ils voulaient faire accepter à des peuples superstitieux les maximes de leur morale. (1)

(1) *Vindiciæ sacrarum Novum Testamentum scripturarum*, etc. Helmstædt, 1824.

CHAPITRE X.

Prétentions de l'exégèse rationaliste contre l'Évangile de saint Jean.

Le rationalisme, malgré les nombreuses blessures qu'il avait faites à la religion, se convainquit pourtant que les injures déversées sur la Bible n'obtenaient pas le résultat qu'il osait en espérer, et qu'en particulier les prétendues contradictions entre les trois synoptiques, dont il avait fait grand bruit, n'avaient rien pu éclaircir touchant leur origine; alors il tourna ses batteries contre le quatrième Evangile qu'il avait davantage respecté jusque-là, dans la persuasion que si l'on parvenait à montrer son entier désaccord entre les synoptiques et lui, il s'ensuivrait nécessairement la question de savoir à quel appui il faudrait renoncer, ou de Jean ou des trois synoptiques, si toutefois dans cette lutte les uns et les autres ne recevaient pas de nouvelles blessures capables de les mettre tous hors de combat. « C'est désormais pour nous la grande question, » disait Strauss dans une conversation intime avec Quinet, et l'observation était d'une justesse parfaite. La lutte s'engagea donc de nouveau sur ce terrain à une époque plus ou moins éloignée. Tout récemment, la

Bibliothèque du docteur Röhr déclarait, à propos de saint Jean, que le temps approchait où l'on sera tout surpris d'avoir regardé si longtemps comme digne de foi des récits qui le méritaient si peu.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, si l'on excepte la secte obscure des Alogiens, qui attribuaient la rédaction de cet Evangile à Cérinthe, et cela à cause des préjugés dogmatiques qui les retenaient hors de l'Eglise, son authenticité a toujours été reconnue. Il fallut que l'Anglais Evanson vînt émettre des doutes à ce sujet, pour que les rationalistes Eckermann et J. E. C. Schmidt d'abord, puis Vogel et Cludius ensuite s'emparassent de ces doutes et s'efforçassent de leur donner du crédit (1). Cependant ce n'était pas encore là un combat dans les règles; le mot *logos* faisait seul les frais de la dispute. On se demandait si ce mot n'était pas d'invention platonicienne; et d'induction en induction on concluait qu'un écrivain d'Alexandrie avait pu seul l'employer à l'occasion du Christ. Cela valut à l'histoire de la théologie une quantité de dissertations que l'on peut lire encore dans les divers journaux que dirigeaient Schmidt, Henke, Staüdlin, et en particulier celle qui en a fécondé tant d'autres du même genre et dont Ballenstaedt est l'auteur (2). Quelques autres, étudiant la question

(1) Eckermann les émit dans ses *Theologische Beiträge*, v, p. 2, année 1796; puis dans ses *Erklärung aller Stelle des N. T.* Kiel, 1837. — Il fut combattu par Münscher, Störr et Süskind.

(2) *Philo und Joannes, oder fortgesetzte Anvendung des Philo zur Interp. der Joannischen Scrhifften.* Göttingue, 1812.

sous le point de vue purement scientifique et sans se laisser fasciner par les préjugés du rationalisme dont ils ne suivaient pas toutes les aberrations, crurent trouver dans certains endroits de la narration, des indices qui pouvaient faire supposer que Jean en était bien l'auteur, mais non le rédacteur; ce furent d'abord Ammon, ensuite Rettig et plus tard on a vu Weisse, de Leipzig, se ranger à cette opinion (1). D'après Weisse, l'Evangile en question contient vraisemblablement les études de l'apôtre, qui furent rédigées immédiatement après sa mort. Ces études consistaient en ce que Jean n'avait pas prétendu donner les discours du Sauveur littéralement, mais tels qu'il les avait conçus dans sa vieillesse, après qu'il se fut familiarisé avec la philosophie hellénique. Cependant, les disciples de Jean ne firent pas cette distinction, et donnèrent comme la pure parole du Sauveur ce qui n'en était qu'un développement sous le point de vue platonicien. Une pareille hypothèse jure avec le ton et le but de l'Evangile tout entier; elle jure avec la première épître du même apôtre, dont les rapports

(1) Rettig, mort en 1836, à peine âgé de trente-huit ans, et professeur à Zurich, aurait été l'un des plus purs soutiens du supernaturalisme, si la mort lui avait permis de réaliser de vastes projets qui auraient fait oublier les légers tributs payés au rationalisme pendant qu'il n'était que répétiteur à l'université de Giessen. Quand ses écrits, pleins de chaleur et semés d'idées vraiment libérales (et le pur christianisme est vraiment libéral), ne l'attesteraient pas suffisamment, je n'en voudrais pour preuve que ces paroles prononcées par lui trois semaines avant sa mort, avec un serrement de main expressif : « Mon ami, souvenez-vous qu'on n'est pas rationaliste quand on se voit mourir ».

avec l'Evangile sont si frappans, et pour le style et ponr le contenu; mais les hypothèses ne coûtent rien quand on prétend à tout prix s'écarter de la route battue (1).

Enfin Bretschneider se montra, qui avec tout l'artifice du langage qu'on lui connaît, même quand il s'exprime dans la langue des anciens Romains, exposa ce qu'il nommait les *probabilités* de la non-authenticité du quatrième Evangile. Il prétendait prouver que ni l'apôtre, ni aucun autre Juif devenu chrétien, ne pouvait en être l'auteur, mais seulement un gentil converti à la foi chrétienne qui prit sur lui, probablement vers le milieu du second siècle de l'Eglise, de le rédiger pour fermer la bouche à des contradicteurs du Christ et des apôtres. C'est ce qui expliquerait cette tendance de l'Evangile à passer sous silence une quantité de choses qui se trouvaient dans les synoptiques, et dont les gentils n'avaient pas besoin pour être amenés à la connaissance du verbe éternel (2).

Il ne sera pas inutile de citer quelques-unes de ces probabilités contre l'authenticité :

« Jésus, d'une façon toute contraire à sa manière de parler par images, par paraboles, et avec cette simplicité qui lui est propre et dont les synoptiques s'accordent à rapporter les principaux traits de ses discours; Jésus, dis-je, se sert, dans le 4e Évangile, d'une méthode qui rappelle les habitudes de l'école; il em-

(1) *Die Evangelische Geschichte kritik und philoso. bearbeitet.* Leipzig, 1838.

(2) *Probabilia, de Evang. et Epist. Joannis apostolici, indole et origine.* Leipzig, 1820.

ploie un langage mystique, s'exprime d'une manière obscure : de telle sorte que les plus habiles parmi les commentateurs ont de la peine à s'entendre sur le vrai sens de ses paroles (p. 2). » — « Les discours de Jésus renfermés dans le 4e Évangile sont destitués de tout caractère interne de vérité ; ils ne reproduisent ni le temps, ni le lieu, ni les hommes avec lesquels Jésus vivait, tandis qu'ils expriment parfaitement la couleur d'un âge qui a suivi les temps apostoliques (p. 31) ». — « Dans les discours de Jésus qui sont contenus dans les premiers Évangiles, on trouve cette variété de diction qui est le trait caractéristique d'un docteur populaire ; car un tel docteur ne pouvait pas avoir de système arrêté, il instruisait suivant l'occasion, en se prêtant aux mœurs, aux coutumes, aux conditions des personnes auxquelles il s'adressait. En effet, on voit Jésus enseigner tantôt de la manière la plus simple, tantôt emprunter à la poésie des images et à la nature des similitudes. Aujourd'hui, ses paroles sont douces et réfléchissent la tranquillité de son âme ; une autre fois, elles sont empreintes d'indignation. Il lui arrive dans certaines circonstances d'expliquer la loi de Moïse ; dans certaines autres, il se déchaîne contre les additions qu'y ont faites les scribes et les pharisiens. Ici, il corrige les erreurs et dénonce l'immoralité ; là, il cherche à résoudre les difficultés, et parle des dangers que court la patrie. Qu'avez-vous, au contraire, dans le 4e Évangile? le même mode d'enseignement depuis le premier chapitre jusqu'à la fin, et partout, dans les discours, la même manière de s'exprimer. C'est

une apologie continuelle de la haute dignité de Jésus et de sa divine mission ; du reste, aucun raisonnement qui s'attaque aux erreurs des saducéens ou aux mauvaises habitudes de la nation, aucune parabole, rien de cette éloquence qui annonce l'inspiration du souffle divin (p. 32) ».

Ce n'est, comme on le voit, que par des critériums internes que Bretschneider prétendait infirmer l'authenticité du 4e Évangile. Quant à invalider les témoignages historiques, il se contenta de dire que ces témoignages n'avaient pas assez de poids, qu'il leur manquait une condition nécessaire, l'antiquité, et qu'ils ne pouvaient d'aucune manière contrebalancer la force des raisonnemens apportés contre eux (page 220) (1).

Le docteur Paulus fut un de ceux qui repoussèrent le moins les probabilités de Bretschneider ; mais il n'entrait pas dans le système de son interprétation naturelle de les admettre en plein. C'eût été avouer que les tours de force dont il avait usé pour expliquer les miracles du quatrième Évangile avaient été employés inutilement. Il fit donc connaître ses sentimens de manière à ce qu'ils pussent concilier l'opinion commune avec celle du nouveau critique. Il déclara qu'entre les Synoptiques et saint Jean il existait une différence réelle ; néanmoins il ne voulut pas entendre parler des idées particulières à l'apôtre saint Jean, diverses de celles qu'il pouvait avoir dans les pre-

(1) Les écrits les plus saillans parmi le grand nombre de ceux qui combattirent Bretschneider, sont, sans contredit, ceux de Schott, Paré, Fleck et Stein ; l'auteur des *Probabilia* le reconnaît lui-même.